

vant la maison où il ne devait pas retrouver son enseigne, nous avons laissé dans l'obscurité certains points qu'il convient d'éclairer rapidement. On sait comment quelques-unes des marchandises soustraites par Pierre Bourdier avaient fait retour chez Bénard ; il reste à savoir par quel moyen celui-ci était parvenu à les reconquérir.

Pour l'explication du fait, il faut remonter au moment où Bénard, ayant relu le billet de Pierre Bourdier, prit sa course, laissant la boutique à la garde de sa vieille voisine et de la jeune fille.

Il courait à la recherche de son dangereux conseiller ; recherche laborieuse : le vaurien avait plusieurs gîtes, mais pas un seul domicile fixe et avouable. Bénard, qui, durant sa longue intimité avec Pierre Bourdier, le recevait journellement dans sa maison, mais n'avait jamais eu occasion d'aller chez lui, ignorait cette partie de l'existence vagabonde de son ami. Il comptait, pour le retrouver, sur le souvenir d'une adresse écrite un jour dans sa mémoire, au courant d'un entretien avec son ex-associé.

L'insuccès de ses recherches ne le découragea point. Quand, renvoyé d'un logeur à l'autre, il eut enfin perdu la trace de cet insaisissable vagabond, il alla chez les soi-disant prêteurs sur gages, se convainquit des ventes réelles, mais judiciairement contestables, et laissa chacun d'eux sous le coup de la menace d'une plainte en justice. Le soin qu'il prit, dans chaque visite, de noter les marchandises ainsi vendues, l'amena à remarquer qu'en dehors de ces ventes il était une certaine quantité d'articles qu'il ne trouvait inscrits nulle part, et dont Pierre Bourdier ne lui avait point tenu compte. Désespérant de rencontrer son ex-associé, ce fut à la découverte des marchandises qu'il supposait invendues que Bénard s'attacha. Le nom de Durand lui par hasard sur une enseigne, alors qu'il levait les yeux vers le ciel pour lui demander une inspiration, raviva un souvenir éteint et devint son guide et sa

lumière dans cette chasse à l'inconnu.

Si, pour atteindre le but auquel il visait maintenant, il n'avait eu que cette rencontre, sur une enseigne, d'un nom si commun à Paris, son embarras pour s'adresser juste au Durand qu'il lui fallait trouver n'eût pas été moindre que celui de Toinette lorsqu'elle était, la veille, en quête d'un Bénard ; mais à ce nom de Durand se liait, dans son esprit, le souvenir d'un fait.

(A continuer.)

### La dépopulation des Campagnes

Il est un fait dont tout le monde s'émeut ; c'est celui de la dépopulation de nos campagnes. Un intérêt, qui constitue notre principale richesse, se rattache directement à ce fait : l'agriculture.

Impossible de nier le mal ou de ne pas partager les alarmes de ceux qui le signalent, il existe à l'état de plaie. Une plainte unanime retentit partout : La campagne manque de bras ; l'industrie américaine, comme celle de nos villes naissantes, absorbe de plus en plus la population des campagnes au bénéfice des villes, surtout des villes américaines. C'est dire combien ce fait est digne de nos préoccupations.

On accuse les gouvernements d'avoir provoqué, partant, d'être l'auteur des maux qu'entraînent cette dépopulation.

Il est aussi ridicule d'imputer ce mouvement à un gouvernement quelconque, de près ou de loin, que de lui reprocher la pluie et le beau temps.

A notre sens, les causes principales de cette étrangeté dans l'économie de notre population sont purement artificielles. Le luxe qui envahit toutes les classes de notre société, avec ses exigences et ses entraînements, compte pour la part d'émigration la plus active. Puis, viennent les amusements qui dégénèrent en nécessités vicieuses ou malsaines. On ne sait plus s'amuser avec la sobriété voulue. Les amusements d'aujourd'hui s'éternisent : on travaille moins longtemps et plus mollement. Enfin, au risque de contribuer à l'encombrement, on choisit de toutes les cultures celle qui exige le moins d'efforts ; et l'on s'étonne ensuite que la vie soit aussi difficile !